

CELTON, YANN, *L'Église et les Bretons. De la Révolution au XXI^e siècle*. Avec la collaboration de MARIE-THÉRÈSE CLOÎTRE, LOUIS ÉLÉGOËL, NOËL HILY, MARTIAL KERVELLANT, LAURENT LAOT, ALAIN LE DOARÉ, FAÑCH MORVANNOU, ROGER MOULLEC et YVON TRANVOUEZ. Plomelin, Éditions Palantines, « Culture et patrimoine », 2008, 191 p. ISBN 978-2-911434-88-4

Jean Simard

Volume 11, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018534ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018534ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J. (2013). Review of [CELTON, YANN, *L'Église et les Bretons. De la Révolution au XXI^e siècle*. Avec la collaboration de MARIE-THÉRÈSE CLOÎTRE, LOUIS ÉLÉGOËL, NOËL HILY, MARTIAL KERVELLANT, LAURENT LAOT, ALAIN LE DOARÉ, FAÑCH MORVANNOU, ROGER MOULLEC et YVON TRANVOUEZ. Plomelin, Éditions Palantines, « Culture et patrimoine », 2008, 191 p. ISBN 978-2-911434-88-4]. *Rabaska*, 11, 194–199. <https://doi.org/10.7202/1018534ar>

mental, ballotée en attendant que le Québec se confirme comme État souverain, lieu d'effervescence, de contestations même durant le récent « printemps érable », ville soumise à tous les vents du changement, Montréal appartient à ce Québec français que nous aimons et qu'il faut préserver. Le recueil d'Aurélien Boivin est ainsi un instrument de défense et d'illustration. Il ne faut pas qu'il soit œuvre morte ou dépassée et ce livre doit servir de pierre d'angle d'un Montréal qui s'invente toujours en n'ayant pas encore dit son dernier mot en tant que ville française en terre d'Amérique.

SERGE GAUTHIER

Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

CELTON, YANN, *L'Église et les Bretons. De la Révolution au XXI^e siècle*. Avec la collaboration de MARIE-THÉRÈSE CLOÏTRE, LOUIS ÉLÉGOËL, NOËL HILY, MARTIAL KERVELLANT, LAURENT LAOT, ALAIN LE DOARÉ, FAÑCH MORVANNOU, ROGER MOULLEC et YVON TRANVOUEZ. Plomelin, Éditions Palantines, « Culture et patrimoine », 2008, 191 p. ISBN 978-2-911434-88-4.

Les lecteurs de *Rabaska* ne seront pas surpris de l'intérêt que nous continuons de porter à la Bretagne religieuse qui a tant donné au Québec et au Canada français des XIX^e et XX^e siècles. Ils se rappelleront que des chercheurs des deux côtés de l'Atlantique se sont réunis en 2011 dans le cadre de journées internationales d'étude, d'abord à l'Université Sainte-Anne de Pointe-de-l'Église, en Acadie de la Nouvelle-Écosse, puis à l'Université de Bretagne occidentale à Brest, pour échanger leurs points de vue sur « L'Apport des prêtres et religieux au patrimoine des minorités », propos que nous avons rapportés dans le volume 10 de l'année 2012. Parmi les collègues bretons qui participaient à ces échanges, il y avait Yann Celton et Yvon Tranvouez, respectivement auteur principal et préfacier de *L'Église et les Bretons. De la Révolution au XXI^e siècle*.

Le livre de Yann Celton a l'éminente qualité de se présenter à tous comme un album ou un spicilège des faits et gestes de la communauté bretonne traditionnelle tout imprégnée d'un catholicisme qui a modelé et coloré sa culture, matérielle, visuelle, spirituelle bien sûr, ainsi que les activités de sa vie quotidienne : rituels, métiers, loisirs. Plus de 200 illustrations soutenues de copieuses légendes émaillent les six chapitres de l'ouvrage, entrecoupés encore de 25 hors-texte préparés par neuf collaborateurs. Page après page donc, aux détours des chemins de travers, grâce à la photographie d'amateurs prise depuis un siècle, le lecteur a l'agréable et curieux sentiment de découvrir des lieux et des situations appartenant à un passé encore proche que domi-

naient les chefs du « peuple noir », expression qu'utilisaient les anticléricaux pour qualifier le peuple de Bretagne, ce que montre à souhait la jaquette du livre où posent avec fierté et assurance Adolphe Duparc, curé de Lorient, avec ses six vicaires.

Le récit des événements qui façonnent l'histoire religieuse de la Bretagne et de la France a ici pour point de départ la signature, en 1801, du Concordat, arrangement de bonne entente entre Rome et la République conclu et signé entre Bonaparte et le cardinal Consalvi, représentant du pape. Désormais les évêques seront nommés par le pape, mais sur proposition du ministre français des Cultes. Les prêtres continueront à être ordonnés par les évêques, mais seront rétribués par le gouvernement, ce qui fera d'eux des quasi-fonctionnaires, tandis que la construction des églises et leur entretien relèveront également de l'État. Le premier chapitre, intitulé « Au XIX^e siècle. La refondation d'une église dispersée », poursuit ensuite sa route en traitant de la création d'un nouveau clergé, que la Révolution avait divisé, dispersé ou même éliminé ; des courants d'idées et de la place éminente des intellectuels ; de l'âge d'or des congrégations religieuses ; puis finalement du patrimoine et de l'art. Signe du temps présent, l'auteur s'oblige, tout au long de son récit, à définir des termes dont le sens pourrait échapper au lecteur de moins en moins familier avec l'univers de référence. Ainsi, par exemple : *mandements* (textes doctrinaux lus en chaire) ; *prônes* (les annonces) ; clergé *régulier* (qui suit une règle) ; clergé *séculier* (qui vit dans le siècle). Ses propos sur l'âge d'or des congrégations interpellent les Québécois qui ont aussi bénéficié de cet afflux de ressources, à partir surtout de 1840, dont la moyenne d'âge se situe en général au-dessous de 40 ans. Incroyable tableau, écrit l'auteur, que ces congrégations si nombreuses, aux appellations et dénominations parfois si proches qu'il semble bien difficile de les dénombrer avec précision.

Le deuxième chapitre, « Une chrétienté bretonne. Civilisation paroissiale en évolution », nous transporte au cœur même de ce qui tient ensemble le pays des pardons, des calvaires et des ossuaires. La paroisse, noyau fondamental de toute vie sociale en France avant la Révolution, le reste encore longtemps en Bretagne et on s'y identifie par son costume, sa coiffe et sa bannière. L'une des grandes dévotions populaires serait « Le culte de Marie ». Or, au décompte des documents iconographiques présentés en appui à la déclaration, nous constatons que six se rapportent effectivement à Marie, mais que cinq ont néanmoins trait à sa mère, sainte Anne, couronnée en 1868 à Sainte-Anne-d'Auray, le plus grand lieu de pèlerinage au monde consacré à la sainte et où l'on chanta pour la première fois en 1873 le cantique *Catholiques et Bretons toujours*. De plus, en 1914, sainte Anne devint officiellement patronne de la Bretagne. Faut-il attribuer cette remarque tatillonne à mon attachement à sainte Anne et à Sainte-Anne-de-Beaupré, l'un des plus grands pèlerinages

au Québec qui suit de près celui de Bretagne par sa fréquentation ?

Ce que l'on appelle « pardon » en Basse-Bretagne se dit plus volontiers « pèlerinage » en Haute-Bretagne comme partout ailleurs. Pour tout Bas-Breton, écrit encore Yann Celton, la participation annuelle au pardon constitue une pratique habituelle et profondément ancrée dans ses traditions. On y vient affirmer sa foi, mais aussi son identité et même, au XIX^e siècle, conforter ses convictions politiques contre les anticléricaux. En tout état de cause, le pardon demeure au fil du temps un haut lieu de sociabilité, quelles que soient les motivations de chacun. En Basse-Bretagne encore, les ossuaires, petits bâtiments érigés dans l'enclos paroissial, doivent leur existence au fait que les morts étaient jusqu'à la fin du XVIII^e siècle systématiquement enterrés *ad sanctos*, sous l'église. Quand la place venait à manquer, l'on exhumait les restes des défunts que l'on entassait dans ledit ossuaire avant leur enterrement final en fosse commune. Autre pratique singulière, bien illustrée d'ailleurs aux pages 59 et 60 : la décollation. Au corps retiré de sa tombe dans l'église on enlevait la tête que l'on plaçait dans une boîte ajourée portant une formule du type : « Ici le chef de Marie-Anne Cueff morte le 2 septembre 1845 âgée de 64 ans ».

Dernière question à l'étude dans ce chapitre : la piété dans le monde maritime. Face à une Bretagne majoritairement paysanne enracinée dans ses terroirs, le monde des marins pêcheurs présente des caractéristiques propres, plus proches de celles du monde ouvrier. Avec l'arrivée du chemin de fer, le poisson peut être transporté à Paris en plus grande quantité ; les usines de conserves s'installent et engendrent de nombreuses populations ouvrières. Au début du XX^e siècle, le travail à l'usine remplace la pratique de la messe dominicale. Toutefois les bénédictions de bateaux persistent, mais épousent le vocabulaire des ouvriers qui ne cachent pas leurs nouvelles appartenances idéologiques : *Le Libre-Penseur*, ou encore *Le Cri du Peuple*.

Le chapitre suivant, « De 1890 à 1920 : D'un ralliement à l'autre », fait état d'une nouvelle crise dans les relations entre l'Église et la République, qui sera particulièrement ressentie en Bretagne. Le Concordat avait permis de régler la vie du clergé séculier qui s'occupait essentiellement de vie paroissiale, mais les congrégations n'étaient pas incluses dans cet arrangement de bonne entente. Ces congrégations d'hommes et de femmes avaient proliféré tout au long du siècle et tenaient désormais une très grande place dans les domaines de l'enseignement, de la charité et des hôpitaux. Le nouveau ministre de l'Intérieur et des Cultes, Émile Combes, ancien séminariste maintenant devenu figure de proue de l'anticléricalisme d'État, pilote les mesures visant à l'expulsion des congrégations, qui a lieu en 1902, et la promulgation en 1905 de la loi de Séparation des Églises et de l'État. Dès lors les biens

des congrégations sont confisqués, les crucifix sont enlevés des tribunaux, le monopole des enterrements passe des fabriques aux municipalités. Plus encore, suprême affront, celui que l'on a appelé « le père Combes » interdit l'usage de la langue bretonne en chaire et au catéchisme. L'Église bretonne accélère alors sa stratégie de développement qu'est la mission : missions intérieures d'abord, puis missions étrangères, entre autres au Québec et en Acadie. Le développement du clergé et des congrégations au long du XIX^e siècle fut si efficace, explique Yann Celton, que les jeunes prêtres devront désormais exercer leurs talents dans l'enseignement ou partir.

La politique anticléricale de Combes provoque paradoxalement un développement inattendu d'écoles libres, c'est-à-dire catholiques, ce qui entraîne des querelles et divise la population bretonne en deux clans : ceux qui vont à « l'école du diable » et peuvent se retrouver au dernier rang s'ils s'aventurent à la messe ; ceux qui vont à « l'école du bon Dieu » et se retrouveront peut-être en fin de file d'attente s'ils demandent un emploi à la mairie. La guerre de 1914-1918 permettra de clore pour un temps l'opposition entre l'Église et l'État. Le comportement des prêtres mobilisés a été exemplaire, souligne l'auteur, et leurs sacrifices (2 500 prêtres mobilisés et de très nombreux morts dans leurs rangs) ont forcé le respect de tous et instauré un climat d'« Union sacrée ». À Sainte-Anne-d'Auray, le 24 juillet 1932, à l'initiative des évêques de Bretagne, un monument commémoratif est inauguré en présence de 150 000 personnes. L'évêque de Quimper prend la parole : « Mort ou vivant, à Sainte-Anne une fois doit venir tout Breton. Nous lui avons conduit tous nos morts, tous. Où trouveraient-ils une mère plus accueillante et une meilleure avocate ? Elle est la patronne séculaire de notre Armorique ».

Les derniers chapitres décrivent les hauts et les bas de l'Église de Bretagne, de 1920 à 1950 d'abord, objet du chapitre IV, puis de 1950 à nos jours, dont traite le chapitre VI. Entre les deux, le chapitre V, qui aurait pu clore le livre, est consacré à « L'Église et la culture bretonne ». Le chapitre qui traite des années 1920 à 1950 fait état des habituelles tensions entre l'Église et l'État laïc, que supporte de plus en plus maintenant la nouvelle classe ouvrière syndiquée. Mais le combat reprend à l'arrivée au pouvoir en 1924 du Cartel des Gauches qui prône l'application stricte de la laïcité, ce qui entraîne moult manifestations à la tête desquelles se retrouve souvent Adolphe Duparc – le curé qui pose avec ses vicaires sur la jaquette du livre – devenu évêque de Quimper en 1908. Alors l'Église accélère le développement des mouvements d'action catholique spécialisée qui devront mobiliser la jeunesse : Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), Jeunesse agricole catholique (JAC), Jeunesse étudiante chrétienne (JÉC), Jeunesse maritime chrétienne (JMC) et Jeunesse indépendante chrétienne (JIC), Scouts de France et Guides de France.

Ensuite les Patronages, ou « patros », qui recrutent les enfants des familles ouvrières des villes, les encadrent dans la pratique des sports et du théâtre puis ouvrent des colonies de vacances à leur intention. La mobilisation de la jeunesse connaît ses plus beaux succès dans les années 1950. « Le livre aurait pu s'arrêter là, quelque part vers la fin des années 1950 ou le début des années 1960, juste avant les grands effondrements », écrit le préfacier Yvon Tranvouez. « Mais non, Yann Celton n'a pas hésité à aller au-delà, abordant les années controversées de l'après Vatican II [où] l'Église, qui se donnait à voir, s'ingénie à se dissimuler ». Le chapitre VI a pour sous-titre « Une chrétienté qui se cherche ». L'auteur y décrit la décroissance progressive de la pratique religieuse, cependant moins radicale en Bretagne qu'ailleurs en France. Les années 1970 voient un clergé en crise qui rappelle sa situation guère plus enviable deux siècles plus tôt : « Pourtant la pratique religieuse en Bretagne a su largement se relever de l'épreuve. Cette fois, en sera-t-il de même ? »

Le chapitre consacré à « L'Église et la culture bretonne » traite pour l'essentiel de culture bretonnante. L'Église s'approprie très tôt la langue vernaculaire aux fins d'évangéliser les gens du pays qui ne connaissent pas d'autre idiome. L'on estime à 2 000 le nombre de livres de piété publiés en langue bretonne. De facture bien modeste, ils sont lus à la veillée, aux offices et pour les prières personnelles. Aux livres de piété, l'Église ajoute à sa stratégie d'évangélisation les cantiques qui permettent de mémoriser facilement les dogmes. Les premiers en langue bretonne ont été écrits au XVII^e siècle par Michel Le Nobletz et Julien Maunoir, missionnaires en Basse-Bretagne. À la même époque, en Haute-Bretagne, Louis-Marie Grignon de Montfort en écrit aussi un bon nombre, mais en français, et qui sont encore chantés dans le pays. L'Église bretonne s'investit d'autre part dans le théâtre populaire à caractère religieux. Des collecteurs bien connus, comme François-Marie Luzel, Théodore Hersart de La Villemarqué et Anatole Le Braz, ont pu recueillir jusqu'à 250 pièces, manuscrites et anonymes pour la plupart, jouées en pays bretonnant. L'action de l'Église bretonnante se poursuit ensuite dans la vie associative et la publication d'organes de presse, tels le *Feiz ha Breiz* (Foi et Bretagne) et le *Bleun-Brug* (Fleur de Bruyère), que dirige longtemps le régionaliste abbé Jean-Marie Perrot. Ce beau chapitre prend fin sur la présentation des arts sacrés, qui en Bretagne ont su profondément se renouveler au cours du XX^e siècle ; le temps fort de ce renouvellement étant certainement la reconstruction de l'abbaye Saint-Guénolé de Landévennec, fondée il y a mille cinq cents ans et redonnée dans les années 1950 à l'Église et à tous les Bretons.

On ne dira jamais assez le rôle irremplaçable que jouent les archives visuelles dans la reconstitution et la diffusion de l'histoire. Je ferme ce livre

avec le sentiment d'avoir parcouru les décors et côtoyé de près les acteurs de cette Bretagne religieuse, tout à la fois si lointaine et si proche du Québec et du Canada français.

JEAN SIMARD

Société québécoise d'ethnologie

[COIRAULT, PATRICE]. *Chansons françaises de tradition orale. 1 900 textes et mélodies collectés par Patrice Coirault. Ouvrage révisé et complété par Marlène Belly et Georges Delarue*. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2013, 543 p. ISBN 978-2-7177-2512-4.

La publication de la collection personnelle de chansons recueillies par Patrice Coirault au tournant du vingtième siècle ajoute une composante importante au matériel déjà considérable présenté par Marlène Belly et Georges Delarue concernant l'œuvre d'une des grandes lumières de la chanson traditionnelle française. Cet ouvrage peut être considéré comme la source première du *Répertoire des chansons françaises de tradition orale*, publié en trois volumes (1996–2007) par Georges Delarue, collaborant d'abord avec Simone Wallon et Yvette Fédéroff et plus tard avec Marlène Belly¹. Le présent volume comprend les textes et les mélodies de presque 1 900 versions de chansons recueillies par Coirault, ainsi qu'un appareil critique fort utile qui est un modèle d'organisation et d'érudition.

Ce grand projet entrepris par Delarue et ses collaborateurs vise non seulement à diffuser le répertoire de Coirault, mais aussi à faire mieux connaître l'homme et à lui donner la reconnaissance qui lui est due pour ses travaux pionniers en littérature orale, en histoire et en musicologie. Loin d'être un simple recueil de chansons, la collection de Coirault peut être vue à la fois comme le fruit de ses enquêtes et un outil de travail indispensable à sa méthode – ou, dans les mots de Marlène Belly – un « maillon dans le chaînon méthodologique » avec lequel il construit son œuvre.

Dans une première section intitulée « Patrice Coirault : l'homme et son œuvre » (p. 11-21), Marlène Belly témoigne bien de l'importance et de l'originalité de la pensée de Coirault. Lui-même issu d'un milieu rural, Coirault enquête sur un terrain qu'il connaît bien ; entreprise en 1898 et se poursuivant jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, son enquête cerne la région du Béarn où habite sa parenté du côté de son père et de sa mère. Il souligne que « la compréhension de l'autre passe par le partage d'une condition commune » (p. 12). Il rejette la vision excessivement diachronique

1. Patrice Coirault, *Répertoire des chansons françaises de tradition orale*, ouvrage révisé et complété par Georges Delarue, Yvette Fédéroff et Simone Wallon, Paris, BNF, t. 1, *La Poésie et l'amour*, 1996 ; t. II, *La Vie sociale et militaire*, 2000 ; t. III, *Religion, crime, divertissements*, ouvrage révisé et complété par Georges Delarue, Marlène Belly et Simone Wallon, 2007.